

PRÉFACE

12 juillet 2006

Il est des dates qu'on aimerait oublier. 12 juillet 2006, Sud-Liban : deux soldats Israéliens sont pris en otage par le Hezbollah. Qui aurait pu croire que tout un pays allait basculer dans l'horreur en quelques heures, que des villages s'affaisseraient, que des familles entières seraient décimées sous le regard impassible et bienveillant du monde, que des enfants étoufferaient écrasés par les murs qui jusque là les abritaient, que toutes les caméras seraient braquées sur une petite terre quelque part entre Israël, la Syrie et la Méditerranée ?

Pourtant ce n'est pas la première fois que le Liban est l'exutoire d'une violence trop longtemps contenue. Quinze ans de guerre ont laissé dans les mémoires un traumatisme impossible à évacuer, un volcan faussement éteint qui déploie soudain sa lave, brûlant sur son passage toute forme de vie.

Trente-trois jours pour détruire un pays et faire resurgir l'enfer du passé, trente-trois jours d'incrédulité devant à la fois le pouvoir destructeur des assaillants et la lâcheté de la communauté internationale. Mais il fallait tenir, Mazen Kerbaj le comprit dès les premiers jours du conflit : rester passif devant les malheurs d'une population sombrant dans la misère et l'exode, c'était accepter la cruelle réalité du Liban, ce pays moribond mais fier qui n'arrive pas à déjouer le mauvais sort qui l'accable depuis quatre décennies.

Mais faut-il croire en la fatalité ? Dans la conclusion de son ouvrage *La Guerre du Liban : de la dissension nationale au conflit régional*, Samir Kassir écrit avec pertinence : *"L'innexorabilité de la violence ne signifie pas que le destin du Liban était tracé d'avance, que la guerre était une nécessité et son incessante reproduction une fatalité"*. Témoigner c'est refuser de se soumettre à l'inéluctabilité de la violence, se révolter contre la haine poussant un militaire à exécuter l'ordre envoyé par sa hiérarchie de bombarder un convoi en fuite, prendre la place de l'enfant qui souffre et qui ne trouve pas encore les mots pour le dire.

Par un écrit, un dessin, l'artiste se fait le porte-parole de ceux qui ne peuvent pas communiquer faute de moyens, ceux qu'on appelait au début de la guerre du Liban en 1975 les déshérités, qui n'ont reçu de la vie que le souffle éphémère, la page blanche. Croire en la possibilité de transcendance de l'Homme, telle est la qualité de celui qui témoigne : il voit en un réfugié démuné un devenir, l'éventualité du bonheur.

Brusqués par la rapidité de l'escalade, beaucoup d'entre nous se figèrent pendant de longues heures devant la télévision, scrutant la moindre information, dans une attitude de voyeur intrigué, incapable de tout mouvement par paresse ou par lâcheté, mais l'attente est atroce, culpabilisante et puis attendre quoi? Que tout s'arrête comme par magie, que la vie reprenne son cours habituel, que les guerriers fassent preuve de bonne volonté et d'humanisme. En somme attendre pour se déresponsabiliser, à un moment où des milliers de personnes impuissantes face à l'adversité, demandaient une aide, un quelconque signe d'empathie et de solidarité.

"Arrête de te lamenter, écris!" me dit un jour Mazen Kerbaj. Cette prise de conscience a été le détonateur de son propre blog qu'il entama au début du conflit, un blog synonyme non de journal impudique, mais d'acte de résistance à la guerre, de message lancé à des milliers de personnes dans le monde pour faire entendre la voix de la raison. Mais ce blog, il ne le voulut pas politique, forum de débat stérile. Il s'est attaqué à l'aspect humain, celui qui seul compte, tournant en dérision tout l'acharnement militaire contre des populations civiles hébétées par tant de rancœur. Souvent l'humour se confond avec la désespérance et devient le seul moyen d'exprimer la révolte.

"*La tristesse durera toujours*" disait Van Gogh dans sa correspondance avec son frère : autant la combattre avec les armes de l'ironie, moyen subtil et efficace de contourner le malheur pour mieux l'étouffer.

Dans ces pages issues du blog qu'il développa au rythme effréné des bombardements, Mazen Kerbaj décrit inconsciemment toutes les frustrations d'un Liban victime de la barbarie, les frustrations d'un peuple aliéné qui se débat frénétiquement pour avoir le droit de vivre en paix, une fois pour toutes. Ainsi sont représentés en vrac, des personnages à la fois souriants et torturés, débitant un langage absurde mais réel, des visages déstructurés, des corps démembrés

comme ceux des victimes retirées des décombres de l'abri où elles avaient pris refuge. Ce livre est une série d'impressions dont l'absence volontaire de structure exprime la confusion d'une population devant un passé honni qui naît dans une explosion irréaliste de violence.

Le Liban est souvent perçu comme consubstantiel à sa guerre, alors qu'il en est le refus. Refus des conséquences aussi insidieuses qu'indélébiles, refus de la disparition d'êtres aimés ou simplement d'inconnus qui s'effacent de notre quotidien et lui font perdre ses repères.

Au Liban, la guerre se confond avec la mort, sans équivoque, et c'est dans cette terre-là que les ridicules causes collectives et les idéologies qui les sous-tendent pour réfuter l'unicité et la sacralité de l'individu, sonnent avec un creux abyssal. Guerres inutiles, enfantant de nouvelles guerres, dans une infinie spirale perpétuée par la bêtise des hommes. Expérimenter l'acte artistique c'est contester la culture de la mort, c'est redonner à la vie sa place souveraine. C'est cela qu'a tenté d'accomplir Mazen Kerbaj dans *Beyrouth juillet-août 2006*.

Marc Kaloustian

Beyrouth, octobre 2006